

## Lieux-dits

Joël Pourbaix

---

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Pourbaix, J. (2004). Lieux-dits. *Moebius*, (101), 101–106.

## JOËL POURBAIX

### *Lieux-dits*

Ce sentier ces battements  
un sol de rocs et de lichens  
et je m'en détache  
avec des pas mouillés  
des pas évaporés  
un peu de sable sur la neige  
un peu de neige sur le sable  
le vide s'écoule  
au sommet du mont Jacques-Cartier  
un silence s'épanche hors de moi

L'absence tisse le paysage  
chaque forme sait  
nous réchauffer les mains

Comme au temps où  
la tristesse et le bonheur  
ne me regardaient pas

Sur le mont voisin remuent lentement des  
silhouettes. Les Grands Animaux. Ils font leur vie,  
quelques minutes suspendues dans le vent et la  
brume. Et ils s'éclipsent.

Un élan vers les arbres  
je dévale la montagne  
rituels plus vieux que le monde

Ce que je ne sais faire  
m'arrive

Au milieu de la rivière je suis  
debout dans la pluie  
les pieds les mollets les genoux  
les vêtements flottent  
j'avance dans le murmure

Un mot dans l'eau  
petite roche qui coule  
rêveuse d'exister  
des milliers d'années ont passé  
être galet aux couleurs lisses  
je le prends dans ma main  
le lieu défroisse son silence  
que rien n'apprivoise  
qu'un rien apprivoise  
l'instant devient maison

Revenir à Montréal avec tout ce calme dont je ne sais que faire.

Défaire mes bagages, m'installer dans l'habitude. Et m'y casser les dents. Des milliards de petites pensées domestiques pullulent et se déchaînent à la moindre faiblesse. Elles n'ont pas besoin de moi, elles ont besoin d'être moi.

Un monde qui ne saurait être qu'humain. Vouloir s'y confiner nous tue, vouloir le quitter nous tue. Cesser de vouloir nous tue. Aussi.

Comment *ne pas* réconcilier nos rêves avec le sommeil des jours. Comment ne plus être le passager clandestin de sa douleur.

Des images meublent nos salons  
que d'errances en chacun  
les rues aussi sont ravagées  
tant de fenêtres et de portes  
muettes  
où que je sois  
des paysages sans pays

Ce vertige de savoir sa mort avant de savoir sa naissance, ici, au milieu de la poussière glacée qui tapisse nos cavernes pensives. Les lieux s'égarant, bannis de *l'espace* où respirer et transpirer avaient le sens d'un geste.

Attendre ce qui n'existe pas plutôt que d'exister sans attendre. Trottoirs arpentés sans relâche. J'espère une tempête, de celles qui redonnent la saveur à toute chose. Une saveur, aussi lointaine qu'elle soit, a toujours une histoire à raconter.

De nouveau je m'épuise  
puise en chacun des moments  
qui peuplent ma ville  
les pierres les nuages  
cela revient

Il faut oublier de nous souvenir  
rien de moins  
quand les instants reprennent la route  
le pays retrouve son ailleurs

Ici aussi la douleur ne croit pas aux mots  
dans la rue aussi on peut s'éveiller  
démésurément vivant

Faire de la distance  
la matière même  
de l'affranchissement

La lumière laisse des empreintes  
les empreintes laissent de la lumière  
semences au fond des yeux  
elles savent qu'aucune terre n'est promise

Ce regard fait caresse sur ton visage. Nos mains  
reprennent le fil d'une conversation ancienne. Vers  
les voix petites et grandes. Rien ni personne ne  
pourra arrêter ton sourire. Tu es ce que la caverne ne  
sera jamais.

Ce qui est sans avenir  
a la faculté de naître  
l'exil est le langage  
de la rencontre



Maison mobile en banlieu de Dresde (1960)